

# SAINT HONORAT, EVEQUE D'ARLES, FONDATEUR DU MONASTERE DE LERINS

L'an 429

Fêté le 16 janvier

Quand il ne trouve rien ou peu à louer dans la vie de son héros, le panégyriste nous met devant les yeux la gloire de ses ancêtres; il exalte la noblesse de son sang. Mais nous, qui avons reçu la même naissance en Jésus Christ, et qui sommes plus ou moins nobles, selon que nous sommes plus ou moins fils de Dieu, nous ne voyons une source de grandeur dans l'éclat de l'origine terrestre qu'autant qu'on la foule aux pieds. Nous nous contenterons donc de rappeler que saint Honorat était d'une famille consulaire il vint au monde vers la fin du règne de Constance.

On sait qu'il était Gaulois de naissance, et qu'il n'était ni de l'Aquitaine, ni de la Gaule viennoise ou narbonnaise, mais on ne peut assurer en quel autre endroit des Gaules il était venu au monde c'est sur de simples conjectures que quelques savants l'ont fait venir de cette partie de l'ancienne Belgique, qui a formé plus tard la Champagne et la Lorraine. Dieu mit de bonne heure en cet enfant le désir du baptême et à voir comment il s'y préparait, doux dans son enfance, modeste dans son adolescence, grave dans sa jeunesse, toujours en avance pour la grâce et la vertu à chaque degré de la vie qu'il parcourait, toujours plus grand que lui-même, il était facile de deviner que le ciel même s'était chargé de son éducation. Personne ne le forma à la piété; personne ne l'excitait à recevoir le baptême; tout le monde, au contraire, s'y opposait : ses parents, ses amis, son pays, craignant de perdre en lui leur plus riche ornement, firent les plus grands efforts pour le détourner d'une religion qu'ils considéraient comme un tombeau. Mais l'amour de notre Seigneur Jésus Christ l'emporta, et le père d'Honorat ne put arracher de son cœur le désir du baptême auquel l'enfant se préparait, surtout en distribuant aux pauvres ses petits revenus. Lorsqu'il eut reçu ce sacrement, son père employa contre lui une arme bien puissante il lui procura tous les divertissements possibles pour lui faire aimer le monde. Il alla jusqu'à se faire enfant, afin de l'entraîner dans tous les plaisirs des jeunes gens il chassait avec lui, il jouait avec lui, mais le saint jeune homme, au milieu de toutes les délices du siècle, se fortifiait intérieurement par ces paroles qu'il s'adressait lui-même : « Cette vie plaît; mais elle trompe ».

*Cette vie plaît, mais elle  
trompe.  
Saint Honorat*

Et il ajoutait : « J'entends dans le monde des préceptes tout différents de ceux de l'Eglise, il faut choisir entre les deux d'un côté on me prêche la modestie, la retenue, la vie de l'âme de l'autre, une jouissance effrénée, la vie du corps. Ici, Jésus m'appelle à régner dans le ciel; là, le démon, a régner sur la terre. Tout ce qu'il y a dans le monde est vain et flatte les yeux, mais le

monde et ce qui flatte les yeux, passent; celui-là seul qui fait la volonté de Dieu demeure toujours. Hâtons-nous donc de nous tirer de ces pièges, tandis que nous n'y sommes pas encore bien pris. Quand des liens sont complètement formés, il est difficile de les rompre faibles, ils sont plus faciles à défaire, que forts, à couper. Sauve ton âme sur les hauteurs, loin des pensées terrestres qui la salissent et l'empêchent de respirer librement. Ceux qui possèdent de l'or sont possédés par l'or; ceux qui sont riches en esclaves sont eux-mêmes esclaves de cette richesse; ceux qui se plaisent dans les dignités abaissent la dignité de leur âme, qui est l'image de Dieu. Mes esclaves à moi, ce sont mes mauvaises passions; ma joie, le salut de mon âme mon épouse, la sagesse; ma volupté, la vertu mon trésor, le Christ, qui, en échange des biens caducs, m'en donnera d'impérissables le servir sur la terre et régner avec lui dans le ciel». Il réalise bientôt ces nobles pensées. Il coupe ses longs cheveux. Il renonce à la magnificence des habits qui recouvrent le corps pour ne s'occuper que de la parure de l'âme. La beauté de son cou, blanc comme le lait, s'efface sous un rude vêtement. Plus de folle joie sur son visage, mais une douce sérénité; la vigueur de ses membres passe dans son esprit. Le jeûne a rendu pâle sa face qui, auparavant pleine de santé, ne respire plus maintenant que la gravité. En un mot, il est tout autre qu'il n'était, et le père pleure absolument comme s'il avait perdu son fils. Honorat fut sans doute touché des larmes de son père, mais il savait que «l'amour bien ordonné doit commencer par Dieu». (Cant 2,4) Il fut docile à la voix de Dieu, qui lui disait de quitter le siècle. Son frère aîné, Vennace, le suivit dans cette sainte entreprise. Il s'établit bientôt entre eux une céleste émulation, la seule qui devrait exister entre des frères, à qui avancerait le plus vite dans le chemin de la perfection, à qui aurait une piété plus délicate, une nourriture plus grossière, une conversation plus douce, un vêtement plus âpre à qui parlerait le moins et prierait le plus dormirait le moins et lirait le plus, offenserait le moins et pardonnerait le plus à qui aurait le plus souvent dans la bouche le Christ, et plus rarement le monde.

En distribuant aux pauvres de larges aumônes, ils les assaisonnaient des larmes de la plus tendre compassion; dans l'étranger qu'ils recevaient à leur table, ils voyaient d'abord Jésus Christ à aimer avant de voir un convive à nourrir. Quoiqu'ils n'eussent pour reposer leurs membres qu'un cilice étendu à terre et une pierre pour oreiller, ils remplissaient les devoirs de l'hospitalité avec tant de charité, que les évêques qui la recevaient chez ces deux jeunes chrétiens apprenaient à la donner. L'humilité ne put cacher l'éclat de tant de vertus; tout le pays émerveillé les poursuivait de son amour, de ses louanges, de ses honneurs. En vain chacun d'eux mettait l'autre en avant pour en être éclipsé; ils ne faisaient que répercuter l'éclat l'un de l'autre, et une gloire plus brillante rayonnait de tous deux. Pour s'en dépouiller, car ils craignaient de succomber aux dangers de la vanité et de recevoir ici-bas leur récompense, ils résolurent d'abandonner leur pays, pour aller se cacher bien loin dans quelques déserts. Dieu, en leur donnant ainsi le désir d'émigrer, voulait promener ces astres en divers lieux pour y répandre la lumière. Ils donnent aux pauvres ce qui leur restait de leur bien. Ils sortent, à l'exemple d'Abraham, de leur maison, de leur parenté, de leur patrie qui pleurent; et pour que leur conduite n'offre rien qui sente la légèreté de la jeunesse, ils emmènent avec eux un

saint vieillard d'une gravité consommée, d'une vie angélique, nommé Capraise;<sup>1</sup> ils se soumettent à lui comme à leur guide, à leur maître, à leur père en Jésus Christ. Lorsqu'ils passent à Marseille, Procule, évêque de cette ville, fait tous ses efforts pour les attacher à son Église. Ils sont d'abord près de céder aux instances du prélat, à cause de sa sainteté, mais la première résolution prend le dessus. Ils s'embarquent pour trouver un rivage où les mœurs de la Gaule et la langue latine qu'ils parlent soient étrangères. Heureuses les terres, heureux les ports qui vont recevoir ces citoyens du ciel qui naviguent vers leur patrie ! D'autres passent en Orient et dans les lieux habités par des saints, pour y profiter de leurs exemples; mais Dieu amène ceux-ci pour donner eux-mêmes le bon exemple, pour laisser partout des semences de sainteté. Ce serait trop long de les suivre rappelons seulement que, pour l'amour de Jésus Christ, nos deux jeunes voyageurs supportèrent avec intrépidité toutes les incommodités d'une traversée qui devait être très pénible à des personnes élevées si délicatement. Mais les forces de Venance furent au-dessous de son courage il tomba malade et mourut en Grèce, dans la ville de Méthone.<sup>2</sup> On lui fit de magnifiques funérailles, auxquelles tous les habitants de la ville, Latins, Grecs, Juifs, assistèrent avec empressement.

Après la mort de son frère, Honorat reprit le chemin de l'Occident, conduit par la main invisible de la Providence, qui le sauva de tous les périls. Les pays qu'il toucha dans son passage, reçurent des lumières spirituelles. L'Italie, où il aborde, regarde sa présence comme une bénédiction; la Toscane l'embrasse avec vénération et par les prières engageantes de ses prêtres, l'oblige à prolonger son séjour. Enfin, notre Seigneur brise tous ces liens et nous le ramène. Notre ermite aborde en Provence, et là, ayant lié une étroite amitié avec saint Léonce, évêque de Fréjus, pour ne se pas éloigner de cet homme de Dieu, il cherche un désert dans le voisinage, où il puisse parler à Dieu plutôt qu'aux hommes. «Le marin, le soldat, le voyageur qui sort de la rade de Toulon pour cingler vers l'Italie ou l'Orient, passe entre deux ou trois îlots rocaillieux, arides, surmontés çà et là d'un grêle bouquet de pins. Il les regarde avec indifférence et s'éloigne, et cependant il est un de ces îlots qui a été pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus fécond et plus pur que n'importe quelle île fameuse de l'Archipel hellénique. C'est Lérins, autrefois couverte d'une ville déjà ruinée du temps de Pline, et où l'on ne voyait plus, au commencement du 5<sup>e</sup> siècle, qu'une plage déserte et rendue inabordable par la quantité de serpents qui y pullulaient».

C'est ce lieu, considéré par les peuples d'alentour comme maudit du ciel, que choisit Honorat. Il ne fut point effrayé par les peintures qu'on lui en fit. Ce qui faisait peur à tout le monde lui plaisait, parce qu'il espérait y fuir le commerce de tout le monde. Armé de ces paroles, qu'il avait dans le cœur et sur les lèvres, qu'il répétait à lui-même et à ses disciples : «Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et



<sup>1</sup> <Voyez le 1<sup>er</sup> juin, jour auquel il est honoré.

<sup>2</sup> Dans la Haute-Messénie, sur un rocher qui s'avance dans la mer. Les Français s'en emparèrent en 1828; dans la guerre qu'ils firent à la Turquie pour l'indépendance de la Grèce.

le dragon», et de ces autres : «Voici que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions», il entre intrépide dans ce désert son assurance dissipe la crainte de ses compagnons l'horreur de la solitude s'enfuit les serpents se retirent en foule. «Et depuis, dit saint Hilaire, a-t-on ouï dire qu'un seul de ces reptiles ait jamais causé non seulement de péril, mais de frayeur à personne ?» Bientôt ce désert, vide d'hommes, se peuple d'anges visibles; il est devenu comme un camp du Seigneur. Honorat, qui le commande, a jusque-là évité la dignité sacerdotale, mais son ami Léonce l'oblige enfin à la recevoir. Son mérite éleva tellement le sacerdoce, qu'il parut en lui égal à l'épiscopat. Saint Hilaire dit plus : «Jamais évêque n'a assez présumé de lui-même pour oser se considérer comme le collègue de ce prêtre». Mais il conserva dans le sacerdoce l'humilité du moine, aussi pleinement que moine il possédait les mérites du sacerdoce. Par ses soins s'élèvent un temple propre à toutes les cérémonies de l'Eglise, des bâtiments capables de loger ses nombreux disciples renouvelant les miracles de l'Ancien Testament, il fait couler pour l'usage de sa communauté, des eaux douces d'une roche où il n'y en avait point eu jusqu'alors.



«L'île change de face, le désert devient un paradis. Une campagne bordée de profonds ombrages, arrosée d'eaux bienfaisantes, riche de verdure, émaillée de fleurs, embaumée de leur parfum, y révèle la présence féconde d'une race nouvelle. Honorât, dont le beau visage rayonnait d'une douce et attrayante majesté, y ouvre les bras de son amour aux fils de tous les pays qui voulaient aimer le Christ; il lui arrive en foule des disciples de toutes les nations. L'Occident n'a plus rien à envier à l'Orient, et bientôt cette retraite, destinée dans la pensée de son fondateur à renouveler sur les côtes de la Provence les austérités de la Thébàïde, devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths, enfin une pépinière d'évêques et de saints qui répandirent sur toute la Gaule la science de l'Evangile et la gloire de Lérins. Il n'y a rien peut-être de plus touchant que le tableau tracé par un des plus illustres fils de Lérins, de la tendresse paternelle d'Honorat pour la nombreuse famille des moines qu'il avait réunie autour de lui». Essayons de reproduire quelque chose de ce tableau, tracé par saint Hilaire

Honorat savait adoucir les cœurs les plus barbares entre ses mains les bêtes féroces devenaient de douces colombes. Il faisait si fort goûter la saveur du bien à ceux qu'il convertissait, qu'ils ne pouvaient pas ne pas détester de plus en plus le mal qu'ils avaient fait; il les mettait dans une telle lumière, qu'ils considéraient leur passé comme un ténébreux cachot d'où ils étaient heureux d'être sortis. Il avait des paroles pour guérir toutes les maladies de l'âme les esprits amers, âpres, colères étaient rendus à la paix, à la liberté du Christ. Qui ne se fût laissé fléchir par cette parole vive et pressante ? Quelles pierres ne se fussent changées en fils d'Abraham ? Lorsqu'il ne pouvait rien obtenir par ses exhortations, il avait recours à Dieu. Sa charité se transformait en autant de manières qu'il avait de disciples il souffrait tout ce qu'ils

souffraient leurs biens et leurs maux étaient les siens, sachant se réjouir avec ceux qui se réjouissaient, pleurer avec ceux qui pleuraient; il faisait servir à l'accroissement de sa charité et de ses mérites les vices et les vertus de tous. Sa prudence se diversifiait selon les différents besoins de ses frères. Il parlait aux uns en secret, aux autres en public; il abordait celui-ci avec sévérité, celui-là avec douceur; autant la répression des délits était certaine, autant la forme de la répression variait selon les délinquants conduite qui faisait naître dans tous les cœurs deux sentiments qui se rencontrent assez rarement ensemble, l'amour et la crainte. On ne saurait croire comme il prenait soin que la tristesse n'affligeât personne, que personne ne fût tourmenté par la pensée du siècle. A voir comment il découvrait les peines de chacun, on eût dit qu'il portait tous les cœurs dans le sien.

Dieu lui faisait connaître dans quel état étaient le corps et l'esprit de chacun. Il est miraculeux qu'il ait pu exercer seul tant de fonctions à la fois avec une vigilance continuelle. Quoique sujet à diverses infirmités corporelles, il paraissait surpasser en force et en vigueur les personnes les plus robustes, et ceux que la nouveauté de la conversion rendait plus fervents dans les jeûnes, les veilles et les austérités. Il visitait les malades, étant quelquefois plus malade qu'eux, ne songeant qu'à distribuer les soulagements spirituels et corporels toujours plein de sollicitude, il se disait sans cesse intérieurement : «Celui-ci n'a-t-il point froid ? Celui-là n'est-il point souffrant ? Ce travail est peut-être trop lourd ? Cette nourriture ne convient peut-être point ? Ce moine a été offensé par cet autre il faut faire en sorte que celui qui a reçu l'injure la pardonne et la regarde comme légère ou comme nulle, et que celui qui l'a faite la regarde comme très grave et en gémissant devant Dieu». Son désir, son application continuelle, c'était de prendre sur lui toute la pesanteur du joug de Jésus Christ pour le rendre plus léger aux autres, de dissiper les nuages du péché, de rappeler la sérénité de l'innocence, de répandre, en aimant le premier, l'amour de Dieu et du prochain, de faire renaître les joies et la ferveur éprouvées le premier jour de la conversion.

Aussi cette assemblée d'hommes venus de tous les points de l'univers, sur le bruit de son nom, quoique si différente pour les mœurs et le langage, était unanime en un sentiment, celui de la reconnaissance. Ils lui portaient un amour plus que filial. Tous l'appelaient leur maître, tous leur père en lui ils retrouvaient leur patrie, leurs proches, tout.

Il avait un soin particulier des étrangers qui venaient en grand nombre lui demander l'hospitalité. Qui passa près de son île sans aborder? Qui n'interrompit la plus heureuse navigation et négligea tous les avantages par le désir de voir un si grand homme ? On gémissait des vents trop favorables qui vous emportaient loin de ces rochers fortunés; on eût préféré la plus violente tempête. On se hâtait d'y venir, on ne s'apercevait point du temps qu'on y passait, on en sortait tranquille, accompagné par la tendresse, les secours et les vœux d'Honorat : il disait adieu à ceux qu'il voyait pour la première fois, comme à ses enfants. Il prodiguait tout à ce concours immense d'étrangers, ne réservant que ce qui était nécessaire aux besoins de sa communauté pour le jour présent, sans songer au lendemain. Si les provisions manquèrent, la foi ne manqua jamais, et la foi, par ses prodiges, ramenait bientôt des provisions. Un jour qu'il avait vidé la caisse du monastère dans ses largesses ordinaires, il ne

lui restait plus qu'une pièce d'or; c'était sa seule ressource pour l'entretien de sa communauté. Un pauvre vint à passer Honorat, plein de confiance en Dieu, lui donne ce dernier trésor, et dit, en présence d'un grand nombre de témoins et de moi, raconte saint Hilaire : «Si notre charité n'a plus rien à donner, celui qui doit nous rendre n'est pas loin». En effet, au bout de trois ou quatre heures, sa promesse se réalisa. Comme ses mains n'auraient pas suffi à sa munificence, il avait en beaucoup d'endroits des instruments de charité, des personnes sûres qui recevaient et donnaient en son nom. Lorsqu'on ne pouvait le voir ni lui parler, on voulait du moins lui ouvrir son cœur par écrit et on recevait des réponses toutes composées de sentiments graves, aimables et doux. Saint Eucher, après avoir reçu une de ses lettres, écrite selon l'usage du temps sur des tablettes de cire, lui répondait : «Vous avez rendu son miel à la cire», pour marquer quelle était la douceur de son style et le plaisir que la lecture de son aimable lettre lui avait fait éprouver.

Notre Saint donna de plus par écrit à ses solitaires, une règle excellente qui s'est perdue dans la suite des temps, depuis qu'on lui eût substitué celle de saint Benoît. Grâce à ses exemples et à ses instructions, ce monastère fut, durant plusieurs siècles, comme une pépinière d'évêques pour la Provence et plusieurs autres provinces de France et d'Italie; on en vit sortir, pour ne point nommer les autres saint Fauste et saint Maxime de Riez, saint Hilaire d'Arles, saint Loup de Troyes, saint Jacques de Tarentaise, saint Valérien de Cimiez, saint Véran de Cavaillon, saint Eucher de Lyon qui a fait un éloge de cette île bienheureuse et de ceux qui l'habitaient dans cet ouvrage il n'oublie pas le saint vieillard Capraise qui fut toujours le principal conseiller d'Honorat dans le gouvernement spirituel de sa communauté.

Quoique le dessein de notre Saint en se retirant à Lérins eût été de s'isoler du monde, de s'ensevelir dans la solitude, Dieu se servit des hôtes qui venaient en si grand nombre profiter de ses leçons, comme d'autant de hérauts pour publier partout les vertus de son serviteur. Plusieurs églises souhaitaient d'avoir un si grand Saint pour pasteur. Ce bonheur était réservé à la ville d'Arles, après la mort de Patrocle (426) dont l'épiscopat tyrannique et simoniaque était devenu l'horreur de tous les gens de bien. Cette église. par un effet visible de la Providence, jeta les yeux sur notre Saint et le choisit pour évêque, sans l'avoir jamais vu, et malgré toutes sortes de contestations et de brigues qui s'étaient formées pour d'autres. Il essaya de résister comme il l'avait fait jadis lorsqu'on l'avait élevé à la prêtrise mais il ne réussit pas mieux. Il fallut obéir à la voix de Dieu qui lui parlait si sensiblement. Il laissa Maxime en sa place pour gouverner le monastère de Lérins, qu'il dirigeait depuis près de trente-cinq ans selon les uns, ou seulement depuis seize ans selon les autres, et s'en alla où Dieu l'appelait, accompagné de saint Hilaire, son autre disciple. Celui-ci, devenu plus tard le successeur immédiat de son père spirituel, et faisant son éloge dans l'église d'Arles, en appelait au souvenir de ses auditeurs sur l'épiscopat de notre Saint, et disait : «Vous avez vu, mes très chers, cette sollicitude vigilante, ce zèle de la discipline, ces larmes de la piété, cette sérénité perpétuelle de l'âme, dont le visage était l'invariable témoignage. Si l'on voulait représenter la charité sous une figure humaine, il faudrait faire le portrait d'Honorat. Aussi, qui jamais put se rassasier de le voir, cet aimable visage où la douceur tempérant si bien la sévérité ? Chaque jour il

paraissait avoir atteint le sommet de la perfection, et le lendemain on s'apercevait qu'il était monté plus haut. Son premier soin fut d'apaiser la discorde qui avait précédé son élection et de réunir tous les cœurs par les liens d'une sainte fraternité. Il cherchait à faire naître dans ses enfants l'affection plutôt que la terreur, il gagnait au devoir plutôt qu'il n'y obligeait. Bientôt l'église d'Arles fut aussi florissante que le monastère de Lérins; elle crut en grâces spirituelles à mesure qu'elle décrut en biens temporels; la discipline, entrant dans cette maison du Seigneur, en bannit l'argent de l'iniquité amassé par Patrocle qui avait vendu les sacrements la justice et la piété firent de dignes emplois de ces richesses jusque-là improductives pour le ciel. Ce saint évêque envoya ainsi aux défunts leurs trésors; ceux qui les avaient donnés à l'Eglise en reçurent dans l'autre monde tout le soulagement qu'ils en attendaient. Il ne réserva que ce qui était nécessaire pour la subsistance des ministres des autels. Pour lui, il était détaché non seulement des richesses, des honneurs, mais de son sang, si je puis parler ainsi. Plusieurs de ses proches étant venus le voir à Arles, lorsqu'ils surent qu'il était évêque, il les reçut avec bonté, mais comme des étrangers, faisant profession de ne reconnaître personne selon la chair, et il ne voulut en rien relâcher les règles ecclésiastiques en leur considération».

Honorat se montra plein de zèle pour le maintien de la discipline, et l'on peut croire que c'est lui qui porta ses plaintes au pape Célestin I<sup>er</sup> sur plusieurs abus qui s'étaient glissés dans les églises de la Narbonnaise. Ce saint Pontife avait succédé le 12 septembre 422, à saint Boniface. Il écrivit à ce sujet, le 25 juillet 428, une instruction pastorale aux évêques de la Viennoise et de la Narbonnaise. Il leur dit d'abord qu'il souhaiterait pouvoir les féliciter sur l'exacte discipline de leurs églises, mais qu'il ne peut dissimuler les désordres qui y règnent parce qu'il doit étendre sa sollicitude partout où le nom du Seigneur est annoncé. En conséquence, il dresse contre les abus qui étaient venus à sa connaissance, de sages règlements en huit articles; mais saint Honorat ne put longtemps donner ses soins à leur exacte observation dans sa province. Son épiscopat fut de courte durée, c'est-à-dire, de deux ans à peu près. Il ne mourut point d'une maladie violente et subite, mais épuisé par ses trop grandes austérités. Tant qu'il put se tenir debout, il continua ses travaux et s'acquitta des devoirs de sa charge; mais les efforts qu'il fit pour prêcher encore dans son église le jour de l'Epiphanie, le 6 janvier de l'an 429, achevèrent de le consumer. Cette âme sans tache garda jusqu'à la fin une vigueur incroyable pendant que le corps se dissolvait. Dieu lui ayant



conservé l'usage de la langue, lorsque presque tous ses membres perdaient leur mouvement, il ne cessa d'exhorter et de consoler ceux qui le visitaient mais plus il essayait les larmes autour de lui, plus elles coulaient. Il est impossible de supporter avec plus de courage les rudes étreintes de la mort; il ne la craignait pas plus qu'il ne la désirait car il avait si souvent et depuis si longtemps contemplé cette nécessité de notre nature, ce seuil d'une vie meilleure, qu'en s'approchant elle ne lui offrit rien de nouveau, rien d'effrayant. «Aussi, avant de partir, avant de nous faire ses adieux», dit saint Hilaire, pour ne rien laisser d'inachevé, pour tout régler comme il se l'était proposé, il interrogeait chacun de nous, nous priant, s'il oubliait quelque chose, de le lui rappeler. Il signa toutes ses dispositions, et nous obligea, malgré notre désir de lui éviter toute fatigue, de l'aider à continuer ses travaux; il nous obligea, dis-je, par ce doux commandement qui lui était ordinaire. Une fois, tâchant de mêler à nos derniers entretiens quelques paroles entrecoupées par des sanglots, je lui dis que je ne pleurais plus de me voir séparé de lui, parce que, loin de m'abandonner en montant au ciel, il deviendrait pour moi un protecteur plus puissant; ce qui m'afflige, ajoutai-je, ce sont vos douleurs, c'est cette lutte suprême qu'il vous faut soutenir. «Que sont, répondit-il, les souffrances du moindre de tous les serviteurs de Dieu, auprès des tortures qu'ont endurées à leurs derniers moments tant de Saints ?» Puis après m'avoir rappelé quelques-uns de ces martyres, il ajouta : «Les grands hommes souffrent beaucoup, afin d'apprendre aux autres à souffrir; ils sont nés pour servir D'exemples.»

Le préfet des Gaules, les magistrats et les premiers de la ville l'étant venus visiter, il leur adressa des exhortations toutes brûlantes, sous le froid de la mort qui l'enveloppait déjà, et son état lui fournit pour son discours l'exorde le plus pathétique : «Vous voyez, leur dit-il, combien cette demeure corporelle est fragile. A quelque rang que nous soyons montés, la mort nous en fait bientôt descendre. Rien ne nous arrache à cette nécessité, ni les honneurs, ni les richesses elle est commune aux justes et aux méchants, aux grands et aux petits. Nous devons de grandes actions de grâces au Christ qui, par sa propre mort et par sa résurrection, a animé notre mort de l'espérance de la résurrection, nous offrant une vie éternelle, et nous délivrant de la crainte d'une mort éternelle. Vivez donc de manière que vous ne craigniez pas la fin de la vie, ce que nous appelons la mort attendez-la comme un passage à une autre vie. La mort n'est pas une peine lorsqu'elle ne mène pas aux supplices. Sans doute c'est une dure chose que la séparation de l'âme et du corps mais une chose bien plus dure, ce sera la réunion de l'âme et du corps des damnés ... Si l'esprit, n'oubliant pas sa noblesse, sait déclarer au corps une guerre salutaire, le corps loin de souiller l'esprit, sera purifié par l'esprit, et ces deux substances formeront dans le ciel une heureuse société, là les Saints seront exaltés dans la gloire et se réjouiront dans leurs demeures c'est-à-dire dans leurs corps, demeures des âmes. Suivez ces conseils, mes chers enfants, c'est l'héritage que vous laisse votre père et votre évêque Honorat; de son dernier souffle il vous invite au royaume céleste. Ne vous laissez point séduire par amour du monde, il est bon de mépriser volontairement ce que la nécessité nous obligera un jour de quitter. Que nul d'entre vous ne soit esclave de l'argent, que le vain éclat des richesses ne corrompe personne. Tout ce que

Dieu nous offre sur la terre doit servir à notre salut, ce serait un crime de le faire servir à notre perte.»

Pendant qu'il parlait ainsi, son visage, ses yeux, tous ses sens dirigés vers le ciel en disaient encore davantage. A mesure que ses membres lui refusaient leur ministère, le ciel inondait son âme de nouvelles grâces. Il parcourait par la pensée ses amis rangés autour de sa couche funèbre, et les saluait les uns après les autres il dit à l'oreille de saint Hilaire, tendrement penché vers lui : «Excusez-moi, je ne peux pas tout dire ce que je voudrais». Il continua ainsi de consoler, d'édifier les siens, avec une douce sérénité, un gracieux sourire, et même avec un agréable enjouement, jusqu'à ce qu'enfin il s'endormit dans le Seigneur, sans secousse, sans aucune agonie, le huitième ou le neuvième jour après l'Epiphanie, l'an 429.

Beaucoup de personnes virent cette âme sainte, généreuse, pure de tout contact du monde, entrer dans les chœurs glorieux des anges, et par un miracle non moins admirable, plusieurs s'étant éveillés en pleine nuit lorsqu'il expira, accoururent à l'église pour vénérer ses restes mortels. Tout le monde voulait le voir, on ne pouvait se lasser de contempler son visage qui avait conservé tout son éclat et son air agréable. On baisait sa bouche et les autres parties de son corps; chacun emportait à l'envi tout ce qu'il pouvait arracher de ses vêtements; un lambeau, une frange, étaient considérés comme de précieux trésors.

Ses saintes dépouilles furent portées en grande pompe dans le cimetière des Aliscamps, auprès des restes de saint Trophime, dans la chapelle qui, dans la suite des temps, a porté le nom de Notre-Dame des Champs ou de Notre-Dame de Grâce. Vers la fin du 14<sup>e</sup> siècle elles furent transférées dans l'île de Lérins, qui, depuis ce temps, semble n'avoir plus porté d'autre nom que celui de Saint-Honorat. Cette translation se fit le 20 de janvier 1392, et l'on en faisait mémoire en ce jour.

Lors de la suppression de l'abbaye de Lérins en 1788, les reliques de saint Honorat furent données par l'évêque de Grasse aux paroisses voisines, savoir à Grasse, son buste à Auribeau, une de ses mâchoires à Cannes, la châsse de 1491 contenant une partie notable de ses ossements. On lit encore sur un des cotés de ce reliquaire, l'inscription suivante : Corpus Smi P. Honorati, Lerinensis, episcopi Arelatensis in hoc reconditur locello; quem si quis aperire praesumpserit anni finem non videbit; c'est-à-dire : Dans cette châsse sont renfermés les restes de notre très saint père Honorat de Lérins, évêque d'Arles celui qui aura la hardiesse de l'ouvrir ne verra pas la fin de l'année.

Le nombre des miracles que faisait saint Honorat était si grand qu'il en opérait même à son insu. Aussi pria-t-il Dieu de lui retirer ce don. Nous avons rappelé plus haut ceux de la fontaine qu'il fit jaillir et des serpents qu'il chassa de l'île de Lérins. On prétend montrer encore aujourd'hui le palmier sur lequel il se réfugia pendant que les reptiles déménageaient.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 1